

DECEMBRE 2023, NUMERO 20

WHAT'S NEWS

NEWSLETTER MENSUELLE DU GTEPE-AFRIQUE ICOMOS

DANS CE NUMÉRO SPECIAL

L'Edito (p.2)

Exclusif - Ma rencontre avec le patrimoine (p.3)

Parole aux aînés: Annie Jouga (p.9)

A la découverte de la Casbah d'Alger (p.16)

Portr'Elles: Dr Zakia Ben Hadj Naceur-Loum (p.17)

Remerciements particuliers (p.20)



L'ÉDITO

Alyssa K. Barry

Nous y voilà. L'année 2023 se termine, et avec elle la belle aventure de cette Newsletter, commencée il y a plus d'un an.

En 20 numéros, nous avons mis en lumière plus d'une centaine d'acteurs et actrices, initiatives, institutions, événements et opportunités en lien avec le patrimoine culturel africain. Mais « What's News » était également pour nous un moyen de prouver qu'en tant que professionnel.le.s émergent.e.s africain.e.s, nous étions capables de montrer l'exemple avec nul autre moyen que notre passion, notre volonté et notre détermination. Je pense que cette expérience nous a apporté à chacun.e d'entre nous, aussi bien au niveau professionnel que personnel, et a renforcé notre aptitude à travailler en équipe, à innover et se réinventer, mais aussi notre capacité de dévouement, de résilience et de ténacité.

La Newsletter a connu des moments forts, que ce soit son lancement en mai 2022 à l'occasion de la célébration de la journée du patrimoine mondial africain, le dévoilement de son nouveau design en janvier 2023 ou encore la publication de l'édition spéciale à l'occasion de son premier anniversaire en mai 2023, que nous avons d'ailleurs pu présenter en version imprimée lors de la 21ème Assemblée générale de l'ICOMOS à Sydney en août dernier.

Durant ces 20 derniers mois, nous avons relevé le défi de publier, chaque mois, un nouveau numéro en anglais et en français, avec exceptionnellement une version portugaise en mai 2023 à l'occasion de la Journée mondiale de la langue officielle portugaise le 5 mai. Pour ce dernier numéro, nous sommes également heureux de présenter une version arabe en l'honneur de la Journée mondiale de la langue arabe le 18 décembre : une belle façon pour nous de boucler ce chapitre en ayant représenté (au mieux) l'Afrique dans sa diversité (merci infiniment à notre ami Nader pour la traduction!).

C'est donc pour nous l'occasion de profondément remercier à nouveau toutes celles et ceux qui ont contribué à cette belle aventure, et pour moi en particulier de remercier la fabuleuse équipe du Bureau – Jean-Paul, Affoh, Florentine et Avenir – sans qui cette Newsletter n'aurait jamais vu le jour ni tenu jusque-là.

Mais ceci n'est pas complètement un au revoir ! Nous vous invitons à suivre nos actualités sur nos différents réseaux sociaux, et à nous retrouver très prochainement, sous un autre format, sur le site internet de l'ICOMOS.

En attendant, bonne lecture et joyeuses fêtes à toutes et tous !

MA RENCONTRE AVEC LE PATRIMOINE

par le Bureau GTPE Afrique



Alyssa K. Barry

Mon aventure dans le monde du patrimoine culturel africain a commencé en 2014. Alors étudiante en troisième année d'architecture à l'École nationale supérieure d'architecture de Marseille, je devais choisir un sujet pour mon mémoire de Licence. Je savais dès le départ que ce sujet devait être lié à l'Afrique et plus particulièrement à l'architecture traditionnelle du continent, sans savoir réellement vers quelle typologie ou pays me tourner.

J'ai alors effectué mes premières recherches et ai découvert plusieurs exemples d'architectures dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, ni pendant mon enfance à Dakar, et encore moins pendant mon cursus universitaire à Marseille. Mais mon choix s'est porté sur la case Mousgoum camerounaise, d'abord parce que sa forme m'intriguait mais aussi parce qu'il existait assez de documentation pour me permettre d'y consacrer mon mémoire.

Mon travail, intitulé « De la case au logement contemporain : comment l'habitat Mousgoum peut-il influencer le logement contemporain ? » constitue véritablement le point de départ de mon amour pour le patrimoine culturel africain, et je n'ai eu de cesse depuis ce moment de me questionner sur ce patrimoine et sur ce qu'il peut nous apporter aujourd'hui.

Je pourrais écrire encore longtemps sur tout ce qui a suivi après, que ce soit mon projet de fin d'études d'architecture imaginant un centre de formation à l'artisanat, inspiré de ces mêmes cases Mousgoum, au sein du projet de parc culturel de Dakar ; ce cours sur le patrimoine culturel au cours de mon Master II en Urbanisme et expertise internationale à l'École d'urbanisme de Paris où nous avons choisi, avec mon groupe de travail, de faire un exposé comparant le patrimoine de Jérusalem à celui de Tombouctou ; cette rencontre avec Lazare Eloundou Assomo, alors Directeur adjoint au Centre du patrimoine mondial de l'UNESCO, pendant laquelle nous avons parlé pendant des heures des cases Mousgoum qu'il avait également étudiées ; ou encore mes stages à l'Institut du patrimoine culturel du Cap-Vert puis à l'Unité Afrique du Centre du patrimoine mondial... Je pourrais écrire longtemps sur cette passion qui m'anime depuis près de 10 ans et dont j'ai fait mon métier aujourd'hui.

Mais cette histoire est encore en cours d'écriture. Le chemin est encore long mais il vaut clairement la peine d'être parcouru.

A luta continua !



Jean-Paul C. Lawson

Après l'obtention de mon baccalauréat série B au Bénin en 2008, j'ai voulu m'inscrire en Administration du Travail et de la Sécurité Sociale à l'Ecole Nationale d'Administration et de Magistrature du Bénin. Mais, finalement, c'est la filière "Archivistique-Documentation" de cette même école qui m'a accueillie. Après 3 années de formation, l'obtention de mon diplôme de licence en sciences et techniques de l'information documentaire option archivistique, et 3 années d'expériences professionnelles, je décidai de retourner aux études. C'est ainsi qu'en 2014, j'obtiens une première bourse de l'Agence Universitaire de la Francophonie pour intégrer le Master d'archivistique de l'Ecole des Bibliothécaires et Archivistes de Dakar. L'année suivante, je décroche le concours d'admission à l'Université Senghor à Alexandrie en Egypte, dans la filière Gestion du Patrimoine Culturel. C'est donc dans cette prestigieuse université africaine que j'ai véritablement découvert le monde du patrimoine culturel. Au fil des enseignements que j'ai reçu dans ce programme, j'ai compris que la valorisation, la gestion et la sauvegarde du patrimoine incombe aussi bien à notre génération qu'à celles à venir. Et que dans le contexte de mondialisation dans lequel nous vivons actuellement, il importait, notamment pour les pays africains, de se doter des outils nécessaires pour faire connaître et vivre les éléments de leurs patrimoines nationaux (archives, bibliothèques, sites patrimoniaux, musées, paysages culturels, etc.). À cette époque, je nourrissais déjà l'ambition d'explorer d'autres domaines du patrimoine au-delà des archives. Mais mon directeur de mémoire m'avait recommandé de travailler sur l'archivage numérique. C'était donc le début de ma passion sur les questions de la numérisation des collections. C'est aussi durant cette période que j'ai rejoint le Conseil International des Archives (2016) et le Conseil International des Monuments & Sites (2017). En 2018, j'arrive à Paris dans le cadre du Master Erasmus Mundus Techniques Patrimoines & Territoires de l'Industrie et 2020, et je débute ma thèse de doctorat par le projet à CY Cergy Paris Université dans le cadre d'une cotutelle EUTOPIA avec l'Université de Warwick au Royaume-Uni.

Dans ce travail de recherche qui porte sur le thème "Conservations, valorisations et circulations numériques du patrimoine européen et africain : perspectives sur les musées de civilisation et l'Afrique de l'Ouest", je cherche à interroger l'utilisation du numérique (outils, dispositifs et contenus) pour la médiation et la valorisation des collections par et dans les musées ouest-africains en particulier, à comprendre le contexte actuel des circulations avec l'Europe, et pourquoi et comment les musées ouest-africains peuvent tirer parti des technologies numériques pour la conservation et la valorisation des collections malgré le contexte difficile d'accès aux ressources, et je propose un portail innovant de médiation aux musées ouest-africains en réponse aux difficultés auxquelles ils font face. L'épilogue de ce travail est prévu pour l'année 2024.

Très actif dans les réseaux professionnels du patrimoine, je crée avec quelques amis en 2019, l'association PatriMundus que je préside et dont la mission se fonde sur trois actions fondamentales: Identifier & Protéger les éléments patrimoniaux; Restaurer & Reconstruire les monuments et les sites; & Sensibiliser & Transmettre l'importance de la sauvegarde et de la valorisation du patrimoine culturel et naturel. J'ai participé à de nombreuses conférences internationales et mené de nombreux projets toujours dans le but ultime de faire du patrimoine culturel africain un véritable moteur de développement durable et inclusif de notre continent.

La route sera longue, mais la voie est libre, dit-on souvent ! Il est de notre responsabilité, nous les jeunes, d'emprunter cette voie pour que l'Afrique et son patrimoine puissent rayonner encore et encore pour le bien des générations futures.



Affoh Guenneguez

En décembre 2011, je viens d'obtenir mon Bachelor en économie et politique de l'Université de Montréal. Il est l'heure de faire des choix. Étant passionnée de médias, par l'histoire du continent africain et sa culture, j'envisage de devenir journaliste, chercheuse ou professeur d'université.

Durant cette période, je lis les Mémoires d'Amadou Hampâté Bâ qui sont une véritable révélation pour moi. Sa vie, son œuvre, son parcours m'inspirent et me confortent dans mes choix. Je souhaite, tout comme lui, parcourir l'Afrique pour recueillir des traditions orales, faire connaître l'histoire et les cultures africaines dans le monde, travailler à l'UNESCO et écrire des livres.

En février 2012, je crée un blog pour partager ma passion pour la littérature d'Afrique et de ses diasporas. Cet été-là, je rentre en Côte d'Ivoire pour les vacances et une information particulière fait la une des médias : la ville historique de Grand-Bassam vient d'être inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Je n'y comprends pas grand-chose mais cela m'intrigue. Je m'empare de mon stylo et de mon carnet de note pour me rendre à Grand-Bassam. Je parcours la ville, parle à des habitants, prends des photos, me renseigne sur le label UNESCO pour écrire un billet de blog intitulé : « Grand-Bassam, ville historique, berceau de la Côte d'Ivoire ». Ce billet sera le plus lu, le plus partagé et le plus repris sur des sites internet et pages Facebook. Mon intérêt pour la culture et l'histoire se cristallise alors autour des questions du patrimoine.

En septembre 2013, toujours motivée par ma passion pour le continent africain, je décide de l'appréhender de manière plus académique en intégrant le Master de recherches en études africaines du Centre de recherche en études africaines de l'Université de Leiden. Mon projet de recherche est une continuité de mon article de blog sur Grand-Bassam. Je m'intéresse alors à la perception du bâti colonial et son usage par les différents groupes d'habitants du site. J'effectue 6 mois de recherche terrain dans la ville historique et rédige un mémoire intitulé : « Le processus d'appropriation symbolique d'une ancienne capitale coloniale patrimonialisée, cas de la ville historique de Grand-Bassam en Côte d'Ivoire ». En janvier 2016, je décroche un emploi en tant qu'éditrice francophone à la RNW Media (Pays-Bas).

Quelques mois plus tard, en parcourant le site de l'UNESCO par curiosité, je tombe sur un appel à participation à une conférence sur le thème : « Le patrimoine mondial africain comme moteur de développement durable ». Malgré mes doutes, je propose un sujet inspiré de mon mémoire qui est accepté. En mai 2016, je m'envole pour Arusha, en Tanzanie pour présenter mon travail. Toute l'équipe de l'unité Afrique du Centre du patrimoine mondial (CPM) de l'UNESCO est présente dans la salle. Je suis la plus jeune conférencière. Je suis très intimidée mais je me répète que je dois assurer car c'est peut-être ma chance de rentrer à l'UNESCO. Ma présentation et la session de questions/réponses se passent si bien que plusieurs personnes viennent me féliciter. Je partage alors ouvertement que je rêve de travailler à l'UNESCO. L'équipe de l'unité Afrique m'encourage à postuler. Peu de temps après, cette conférence, j'ai obtenu un stage puis un contrat en tant que responsable adjointe de projet au sein de l'Unité Afrique du CPM de l'UNESCO. Mon travail a principalement porté sur le site des Palais royaux d'Abomey au Bénin.

Ainsi, depuis l'année 2016, je contribue à la mise en œuvre de la Convention de 1972 sur le continent africain à travers : une implication dans la mise en œuvre de projets, la coordination d'ateliers de renforcement des capacités, des missions de terrain, des présentations, la rédaction ou l'édition de supports de communication et bien d'autres actions. C'est un monde passionnant et cette aventure ne fait que commencer !



Florentine Okoni

Le monde du patrimoine culturel et moi nous sommes longtemps côtoyés et recherchés sans vraiment se connaître, du moins sur le plan professionnel et académique.

Mon histoire avec le patrimoine est assez personnelle: elle a commencé grâce à une introspection que j'ai été amenée à faire lors de mon adolescence, quelques temps avant de devoir choisir mon parcours universitaire. Allemande-Congolaise d'origine, durant mon enfance la langue et les traditions allemandes ont pris le dessus dans ma vie, en raison des écoles que je fréquentais et de ma situation familiale. J'ai longtemps senti qu'une partie de moi était délaissée et je n'arrivais pas à mettre les mots sur ce qui provoquait ce manque. Au moment venu de choisir mon parcours universitaire je ne comprenais pas comment je pouvais choisir un parcours universitaire et par conséquent un métier de passion sans moi-même savoir qui j'étais. Après une longue période de recherches j'ai enfin réussi à mettre les mots sur ces choses qui m'intriguaient et me manquaient, la connaissance de mon patrimoine, les pratiques culturelles, et la fierté d'être issue d'un milieu multiculturel. C'est donc ce qui m'a amené à faire une licence d'anthropologie qui m'a permis d'ouvrir mon esprit aux différentes visions du monde, aux différentes cultures et organisations sociales qui existent. À la suite de ma Licence d'anthropologie j'ai décidé de me tourner vers des Masters qui étaient plus axés sur la gestion, la sauvegarde et la valorisation concrète du patrimoine culturel. J'ai été amenée à étudier et travailler au Sénégal, au Congo, à l'île Maurice de par mon intérêt pour le continent africain où se trouve ma patrie. J'ai été amenée à travailler dans des milieux internationaux tels qu'au sein du Secrétariat de la Convention 2003 ou encore du Centre du patrimoine mondial de l'UNESCO, mais également localement sur le site de l'Aapravasi Ghat à l'Île Maurice, le bureau de l'UNESCO de Brazzaville, le musée Théodore Monod d'art africain et l'association Kaani à Dakar. Mes recherches ont porté sur la gestion et la préservation des sites africains du patrimoine mondial dans un contexte de développement durable au prisme des objectifs de développement durable et de la gestion des risques avec une étude de cas à Aapravasi Ghat. À Dakar elles ont porté sur les arts urbains et les cultures alternatives, les structures associatives y afférents et leurs enjeux socio-économiques.

Aujourd'hui, je suis toujours animée par le fait de vouloir aider d'autres personnes à se familiariser avec leur histoire et leur patrimoine et à en être fières. C'est seulement lorsque l'on connaît et que l'on apprécie ses origines que l'on peut entièrement se donner à leur valorisation et les transmettre au monde entier. J'ai découvert que beaucoup de personnes étaient dans ma situation, que ce soient les jeunes issus des diasporas qui grandissent dans des pays où on ne leur apprend que peu de choses sur leur patrimoine culturel et leur histoire, ou encore des personnes aux origines multiculturelles qui ne sont familières qu'avec une partie d'eux-mêmes.

Au-delà de l'expertise technique acquise, c'est avant tout la passion pour le patrimoine qui nous anime au travers de cette Newsletter. Nous avons chacun une histoire différente mais une chose nous réunit tous, notre volonté de nous donner corps et âme pour la sauvegarde et la valorisation de nos patrimoines.



Avenir G. Meikengang

S'il faut écrire une note sur mes premiers pas et mes motivations dans le monde du patrimoine, cela pourrait prendre des années. C'est une histoire de frustration, de motivation, de persévérance et de détermination !

Alors que j'obtiens mon baccalauréat en 2009 à l'université de Douala au Cameroun, je suis, comme tout jeune élève, excitée d'enfin laisser les uniformes scolaires pour embrasser le monde des grands. Malheureusement pour moi, tout ne se déroule pas comme prévu. Je souhaitais faire "Communication" et je me retrouve en "Anthropologie". Ce fut un cauchemar quand je l'annonçai à la maison. La première question était quel métier vas-tu exercer avec cela? Puisque durant mon entretien avec la conseillère d'orientation, elle m'avait dit que les anthropologues sont comme des médecins légistes, c'est cette réponse que je donnais à la maison. Très furieux, on me dit donc: "Tu vas à l'école pour plus tard faire l'autopsie", "manipuler les cadavres"... ?"

Et durant toutes mes quatre années de master, on me rappelait que "je n'allais pas à l'école", que "je gaspillais de l'argent pour rien", que "j'allais à l'université pour accompagner les vrais étudiants", etc. Durant ce parcours universitaire, il y avait un professeur très dynamique, un modèle pour toute femme voulant faire carrière. Elle me disait toujours: « Avenir, l'Anthropologie est une filière ouverte à toute discipline. Il faut juste avoir de la patience, de la persévérance et de la détermination. Tu pourras t'orienter dans toute autre discipline si tu le souhaites ». Ce fut l'un des points sur lesquels je m'appuyais pour ne pas abandonner malgré le rejet, les insultes et les frustrations du quotidien.

En 2014, j'apprends l'existence de la bourse de la Francophonie en Égypte à Alexandrie. En consultant les critères d'éligibilité, je me rends compte effectivement qu'avec mon profil d'Anthropologue, je suis éligible. Mais je ne sais pas trop ce que signifie « Gestion du patrimoine culturel » car c'était la filière qui correspondait à mon profil. J'effectue des recherches et tombe sur des documents qui parlent de Tombouctou au Mali, des pyramides en Égypte, etc. Je trouve cela intéressant d'autant plus qu'on y parle des communautés locales et de leur implication. Entre-temps, je suis jeune maman et me dis que je ne vais pas abandonner mon enfant pour cela, je suis toute confuse. Mais déjà abandonnée à moi-même par le fait que personne dans la famille ne croit en moi, je décide alors de me lancer. Et cerise sur le gâteau, je suis sélectionnée. Quand j'annonce cette nouvelle, c'est toujours la catastrophe car entre « Anthropologie » et « Gestion du Patrimoine Culturel », il n'y a rien de bon qui vaille. Personne dans la famille ne connaît ce domaine et pour être honnête, moi non plus. Mais je me dis que la vie est un challenge, chaque jour on apprend, on découvre, et c'est en plus une bourse toute payée.

Une fois en Égypte, je comprends enfin que je suis à ma place. Les matières dispensées, qui tournent autour des questions de valorisation, de promotion, de sauvegarde, de conservation et de transmission ont été les éléments déclencheurs. L'un des professeurs utilise la chambre de grand-mère pour mieux nous expliquer la notion de patrimoine. Je commence alors à mieux comprendre et intégrer le domaine du patrimoine qui n'est rien d'autre que les choses précieuses qui nécessitent une intervention structurée (identification, conservation, sauvegarde, valorisation et transmission). La question de l'implication des communautés locales dans l'identification, la conservation et la gestion des éléments patrimoniaux et l'importance de protéger les biens culturels et naturels me passionnent davantage.

Alors, je décide de travailler sur la valorisation des objets au sein des communautés locales, notamment Fomopéa qui est mon village natal. Mon stage à la Route des chefferies me permet de toucher du doigt les premiers objets patrimoniaux et je mène mes premières enquêtes de terrain et mon premier inventaire. Vers la fin de mon séjour en Égypte, je suis sélectionnée pour le 2ème Forum des jeunes du patrimoine mondial africain au BurkinaFaso et c'est de là que mon amour pour le patrimoine s'agrandit; j'entre véritablement dans le monde du patrimoine mondial. La rencontre de Jean-Paul Lawson en Égypte a été capitale et on envisage déjà de travailler ensemble à l'avenir.

Une fois mon Master terminé, je retourne au Cameroun et décide de faire un stage au musée national du Cameroun. Tout se passe bien et après le musée, je me retrouve à la direction du patrimoine culturel où je travaille avec Alice Biada sur plusieurs projets, notamment la révision de la Liste indicative du Cameroun. Mais les percussions ne sont pas encore terminées car en famille, on s'attend à ce que je travaille dans un grand bureau avec un gros salaire. Malheureusement, je ne suis qu'une simple stagiaire et pire encore, je dois moi-même payer mon transport pour y aller. Frustrée après plus d'un an, je décide de quitter à nouveau le Cameroun pour le master Erasmus avec pour ambition de faire une thèse, car au Cameroun mes tentatives ont été vaines.

C'est dans le cadre de ce master entre la Hongrie et l'Italie que je me retrouve à ICCROM en 2019 où je dois effectuer une base de données sur les musées africains. Je me rends compte qu'en Afrique plusieurs pays enregistrent moins de 10 musées et peu de musées sont dédiés aux costumes traditionnels. Mon intérêt pour cette catégorie se concrétise et je décide qu'après mon master Erasmus, mon sujet de thèse portera sur la valorisation des costumes traditionnels au Cameroun. Sans négliger le patrimoine mondial, je continue de participer aux activités et c'est en novembre 2019 que je fais la rencontre d'Affoh Guenneguez lors d'un atelier de renforcement des capacités des gestionnaires pour l'inscription des biens sur la Liste du patrimoine mondial. Je découvre une autre jeune passionnée et dans nos échanges l'idée de travailler ensemble naît.

En 2020, mon stage à l'UNESCO me permettra enfin de mieux saisir les questions et les enjeux du patrimoine mondial. Mais déjà engagée dans ma thèse sur les costumes, je me décide enfin à maîtriser les deux conventions car en fin de compte le matériel ne peut être dissocié de l'immatériel. En Afrique, nos sites culturels ont toujours une part importante d'immatériel, ce sont des lieux de mémoire et il est intéressant que tous les aspects soient pris en compte. C'est dans cette logique aujourd'hui que je compte orienter ma carrière professionnelle après ma thèse. Très présente dans le monde du patrimoine, la création en 2019 de l'association PatriMundus avec quelques jeunes m'a permis de réaliser un premier projet qui porte ma signature : l'exposition virtuelle "Vêtir son identité" où les costumes traditionnels du Cameroun sont mis en avant. Ce projet m'a permis de me rendre compte que je pouvais réaliser encore plus. La rencontre avec Alyssa K. Barry en 2020 a aussi contribué à me motiver car je voyais une autre jeune passionnée. Ainsi, lors d'une discussion l'idée de travailler ensemble est née et a donné naissance à la Newsletter.

Ma participation à des séminaires, des conférences et colloques internationaux me permet de renforcer au quotidien mes compétences et de contribuer à la promotion et la valorisation du patrimoine africain. Mon souhait est de voir dans les prochaines années, le patrimoine africain être classé parmi les meilleurs. Le combat continue et chaque jour qui passe, je me fixe de nouveaux objectifs car en fin de compte, tout est possible à celui qui croit et se donne les moyens de faire de son rêve une réalité. L'Afrique a du potentiel, aussi bien matériel qu'humain. La jeunesse a beaucoup à apporter dans la construction de cette Afrique qui nous est chère.



PAROLE AUX AÎNÉES: ANNIE JOUGA

interview d'Alyssa K. Barry



1. De Gorée à Dakar, via Paris: Qui est Annie Jouga?

Je suis un peu troublée par cette question du fait que vous ayez placé Paris entre Dakar et Gorée, parce que finalement Paris n'est qu'un petit épisode de ma vie. Mais je ne suis pas mécontente de pouvoir y répondre parce que cela me fait me replonger dans ce qui m'est cher, c'est-à-dire le cinéma en général et sénégalais en particulier, notamment le film Touki Bouki. Quand, du hublot du bateau dans lequel il a voyagé, quittant Dakar, le personnage principal, passager clandestin, voit quelque chose de complètement merveilleux et dit : « Ça y est je suis arrivé à Paris » : c'était en fait Gorée ! Donc de Dakar à Paris, en passant par Gorée..., j'ai vraiment une grande affection pour le cinéma. Le cinéma m'a apporté beaucoup de ce que je devrais être, ce que je pourrais être ; Djibril Diop Mambéty en particulier, avec tous ses films qui tournent autour de la ville de Dakar, et pour lequel j'ai un très grand respect, une très grande reconnaissance. Je crois que c'est l'un de ceux qui ont vu et regardé la ville comme trop peu de professionnels de l'architecture la regardent. Donc voilà le lien que je fais avec Paris.

Mais je suis quand même allée y faire mes études d'architecture et y suis restée 6 ans. En regardant Dakar depuis Paris, j'étais dans une école où les professeurs connaissaient mieux Dakar que moi, du moins professionnellement, et je me rendais compte que je ne connaissais pas assez bien ma ville et mon pays. C'est à partir de ce moment-là que je me suis restituée. C'est aussi avec Paris que j'ai appris à regarder la ville autrement, parce que dans l'exercice de nos travaux d'étudiants nous avons appris à pousser les portes et à entrer partout où nous le pouvions pour regarder l'intérieur, ce que les codes ne nous permettent plus de faire aujourd'hui. J'ai découvert une merveilleuse ville de l'intérieur.

Dakar est la ville que j'ai sillonnée pendant toute mon enfance et que j'avais l'impression de connaître avant de commencer mes études : je connaissais les noms de toutes les rues, la configuration de Dakar. On marchait beaucoup, aussi bien au centre-ville que dans d'autres quartiers. Cela ne m'a pas directement donné le goût de l'architecture mais m'a en tout cas appris à m'approprier ma ville. Aujourd'hui, 40 ans après, je suis heureuse de l'avoir connue à un certain moment et frustrée de la voir se transformer comme il ne me semble pas dans son intérêt. Mais c'est une ville dans laquelle je suis heureuse de vivre... et qu'il nous appartient de sauver.

Et Gorée bien entendu, c'est un attachement plus que charnel. Comme disait Elie Wiesel à propos de Jérusalem, Gorée m'habite, bien que je n'y habite pas. Je suis Goréenne du côté de ma mère et de mon père, mais je ne suis pas ilienne. Je n'ai jamais habité l'île et j'ai donc ce recul, ce regard de l'extérieur, mais je me sens pleinement Goréenne. Bien entendu, c'est cet attachement viscéral qui m'a fait m'y investir professionnellement mais également socialement puisque je me suis retrouvée adjointe au maire pendant 20 ans. J'avais néanmoins commencé à m'y investir depuis mes études en faisant mon diplôme d'architecture en 1978 sur Gorée sur le thème « Grandeur et Décadence », car à l'époque on voulait transformer Gorée en musée. Heureusement, Gorée reste aujourd'hui une île vivante parce qu'habitée par sa population.

2. Vous êtes la première femme inscrite à l'Ordre des architectes du Sénégal. Quel regard portez-vous sur l'évolution de l'architecture depuis votre inscription ?

Je suis rentrée à Paris en novembre 1978 et j'ai eu la chance de commencer à travailler dès janvier 1979. À cette époque, je faisais beaucoup d'expertise immobilière pour une banque, en particulier dans les quartiers d'habitation où le statut des maisons n'était souvent pas très bien défini. Je me disais à chaque fois, j'espère que dans 20 ans on va sortir de ces quartiers et mieux planifier. J'avais des rêves de jeune premier ! Quand je vois Grand Dakar aujourd'hui, 40 ans après, j'ai parfois envie de pleurer... Je ne comprends pas par quel bout on a pris les choses pour qu'on soit toujours logés à la même enseigne. Je vois que Grand Dakar n'a pratiquement pas bougé, et ce n'est pas parce qu'on voit de temps en temps un immeuble sortir de terre que cela a bougé. L'urbanisme ne se fait pas point par point, c'est un projet d'ensemble. Je peux dire la même chose pour Dakar Plateau, qui était structuré d'une certaine manière, et sur lequel on a fait des projets ponctuels. Je ne pense pas que l'on puisse évoluer de la sorte et nous sommes en train de tourner en rond : on ne règle aucun problème d'urbanisme, on ne fait que les remplacer. Je pense qu'il est encore temps avec les générations à venir d'arrêter cela. Il faut réfléchir à comment nous allons poser des actes d'architectes, avec les urbanistes, les sociologues, les artistes, avec un concept intégral, une vision globale. Il faut qu'on ose parler d'architecture, car il y a trop peu d'architectures qui viennent de l'intérieur, de nous-mêmes, ce que notre génération n'a pas pu ou n'a pas su faire ou si peu. Il faut que nous orientons notre recherche, notamment au niveau des matériaux de construction qui soient adaptés à nos cultures et environnements.

3. Vous êtes depuis toujours une fervente défenseuse et activiste du patrimoine architectural sénégalais. Quelles sont les réussites et les échecs dont peut se prévaloir le Sénégal au regard de son patrimoine ?

Je ne saurais me présenter comme une activiste du patrimoine. Je suis plutôt quelqu'un qui aime regarder ce qui l'entoure, et qui a le respect de ce qui s'est posé et qui se posera avant, pendant, après. Je pense que le patrimoine, c'est tout un enrichissement. On s'enrichit quand on l'additionne, et j'ai envie qu'on l'additionne. C'est ça mon regard et mon action dans ce sens. Est-ce que c'est ça être activiste ? Je ne saurais le dire... Et c'est parce que le patrimoine enrichit une communauté que je suis aujourd'hui un peu triste. Je n'ai pas été directement concernée par l'anéantissement des quartiers Lébous de Dakar mais je vois d'après ce que j'en lis comment l'administration coloniale puis sénégalaise s'en sont débarrassé de manière inconsidérée ; ce n'était pas pour additionner ou pour enrichir et c'est bien dommage. Mais ce que je vois aujourd'hui et dont je suis témoin impuissante, c'est bien comment on est en train de démolir, de faire disparaître toute cette architecture du 20ème siècle, notamment de la ville de Dakar, pour des raisons purement spéculatives ; des bâtiments d'une réelle richesse architecturale que l'on démolit et remplace par des architectures qui ne nous correspondent aucunement. C'est pour moi un carnage, et je suis triste de voir le pays s'envoler comme ça en fumée. Les bonnes actions, peut être que ce serait le fait que la Direction du patrimoine se bat pour faire classer le plus possible de sites, encore que, sitôt classé sitôt déclassé. Peut-être devrions nous ensemble, c'est-à-dire tous les acteurs concernés repenser le patrimoine de façon plus endogène, inclusive et différemment de celle pratiquée par les institutions internationales comme l'UNESCO.

4. En 2008, vous fondiez, avec Jean-Charles Tall et Mouhamadou Naby Kane, le Collège universitaire d'architecture de Dakar (CUAD). Quelle est la place accordée au patrimoine au sein de cette institution ?

Lorsque nous avons créé le CUAD en 2008 avec mes confrères, nous avons bien entendu pensé dès le départ que le patrimoine était un des fondements de cette école avec l'architecture et l'urbanisme. Dès 2009, nous avons donc sensibilisé les étudiants dès la deuxième année au patrimoine, car nous nous sommes rendu compte qu'il fallait sensibiliser avant de rentrer dans la chose du patrimoine relatif à notre profession. Pour nous, le patrimoine n'était pas le regard que l'on porte uniquement sur les architectures du passé. C'est là où il y a fausse donne, car quand on parle de patrimoine en général, les gens pensent que c'est le passé (ou thiossane en wolof). Le patrimoine n'est pas le passé : c'est le lien entre le passé, le présent et le futur. Et c'est quelque chose qui est un peu difficile à faire ressentir et comprendre. Ce qu'on a fait, c'est qu'on a demandé aux étudiants de voir les choses autrement, ce qui est de toute façon ce qu'on demande aux architectes de façon générale.

Je me souviens d'une promotion d'étudiants qui m'ont carrément jeté à la figure : « Mais pourquoi vous insistez un peu trop sur le patrimoine colonial, ce n'est pas notre affaire ! » Pour nous, le patrimoine c'est s'approprier notre histoire, y compris l'histoire coloniale. Il est évident qu'on ne peut pas parler de patrimoine au Sénégal si on ne regarde pas le patrimoine colonial, et je pense qu'il faut pouvoir le regarder, l'analyser, et surtout se l'approprier. Ce qui est intéressant, c'est de pouvoir le tenir par le bon bout, lui faire traverser les siècles : c'est ça le patrimoine. Donc j'ai essayé de leur faire comprendre qu'en coupant le patrimoine colonial, on coupe aussi dans certaines de leurs habitudes : on sait très bien que le Thieboudienne récemment classé patrimoine mondial a été de forte coloration coloniale. Je pense aussi qu'il est important de sauvegarder certaines traces bâties car on pourra dire que ça a existé. L'essentiel est donc de se l'approprier et de lui donner une autre vie. On a beaucoup fait réfléchir les étudiants sur la ville de Dakar et son patrimoine, sur les traces des quartiers Lébou, et comment vient s'y superposer le présent, de voir comment les siècles se superposent et discutent entre eux. Je pense qu'il est important de pouvoir regarder les choses et surtout les documenter et les valoriser. On ne peut pas penser architecture sans passé, d'autant plus que l'architecte pose un acte aujourd'hui qui contribuera au patrimoine de demain. C'est pour moi le lien qui structure une société, et il nous paraissait important de l'avoir comme fondement de l'enseignement dans notre école.

Il en va bien sûr de même dans nos architectures traditionnelles, que nous devons pouvoir maintenir, avec la technique qu'il faut, afin qu'elles passent également les siècles. C'est tout un travail d'éducation à faire aussi bien au niveau des jeunes que de ceux qui ont le pouvoir de faire changer les choses. Et il ne faut pas avoir peur ! Mais encore faut-il savoir regarder, et les aider à se tenir avec toute la dignité possible qu'un bâtiment devrait avoir. Parallèlement à la sensibilisation au patrimoine, on travaille maintenant sur les techniques de réhabilitation en fonction du patrimoine concerné.

Bien entendu, "patrimoine" veut aussi dire aller au-delà du bâti. Le patrimoine immatériel, les paysages, sont également importants. On a des défis incroyables dans l'éducation qu'on doit faire à nos étudiants car le geste de l'architecte est trop important lorsqu'il doit s'inscrire dans les paysages.

5. Quel est votre souhait pour le futur de la jeunesse africaine en général, et sénégalaise en particulier ?

Le futur pour la jeunesse africaine, en tout cas pour ce qui me concerne c'est-à-dire les architectes, se construit aujourd'hui, précisément avec la formation dans ce domaine. De la même façon que nous avons posé un acte il y a 15 ans, aujourd'hui plus que jamais il y a de la place pour plusieurs écoles et il en faut ! C'est le seul moyen de pouvoir former, apporter une autre manière de penser. Et le Sénégal ne peut pas être en dehors de tout ce qui se passe en Afrique. Quand je vois par exemple le nombre d'écoles qu'il y a en Afrique anglophone, c'est insensé que nous soyons si en retard au Sénégal et ailleurs dans l'Afrique francophone. Le futur, c'est la formation, et la réflexion doit bien entendu tourner autour de comment faire en sorte que nous apprenions et créons nos architectures, que nous fassions de la recherche pour que nos architectures soient pérennes, etc. Il faudrait également leur faire comprendre qu'une approche sous-régionale et régionale change tout, et ainsi leur apprendre à regarder autour d'eux, à penser avec ceux qui sont autour d'eux, pour poser des actes ensemble. Ce n'est pas tant de savoir vendre ce que l'on fait mais bien de pouvoir poser les grands axes de ce qu'on veut pour notre Afrique, et l'architecte a une part à y jouer.



RETOUR SUR LE COMITÉ INTERGOUVERNEMENTAL DE L'UNESCO POUR LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL

par Florentine Okoni

Le mois de décembre était un mois riche pour le patrimoine africain et plus particulièrement pour le patrimoine immatériel. En effet, durant la première semaine de décembre s'est tenue la dix-huitième session du Comité intergouvernemental de sauvegarde du patrimoine culturel immatériel à Kasane, en République du Botswana. Du 5 au 8 décembre 2023, S.Exc. M. Mustaq Moorad, Ambassadeur et Délégué permanent de la République du Botswana auprès de l'UNESCO, a présidé cette session qui a été marquée par la célébration du vingtième anniversaire de la Convention de 2003.

Parmi les éléments émanant d'Afrique, deux ont été inscrits sur la Liste du patrimoine immatériel nécessitant une sauvegarde urgente à savoir l'Ingoma Ya Mapiko au Mozambique et le Xeedho à Djibouti.

Sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité, 8 éléments africains ont été inscrits à savoir :

- La fête de shuwalid en Éthiopie ;
- Le festival de Sango, Oyo au Nigéria ;
- Le Hiragasy, art du spectacle des Hautes terres Centrales de Madagascar ;
- Le Malhoun, un art poético-musical populaire au Maroc ;
- Le Nguon, rituels de gouvernance et expressions associées dans la communauté Bamoun au Cameroun ;
- Les savoir-faire traditionnels liés au tissage du pagne en Côte d'Ivoire ;
- Mahadra, système communautaire de transmission des savoirs traditionnels et des expressions orales en Mauritanie ;
- Les Sona, dessins et figures géométriques sur le sable en Angola.

Et 2 éléments transfrontaliers comprenant des pays africains ont été inscrits à savoir :

- Les arts, savoir-faire et pratiques associés à la gravure sur métaux (or, argent et cuivre) ; inscrit conjointement avec l'Irak, l'Algérie, l'Égypte, la Mauritanie, le Maroc, la Palestine, l'Arabie saoudite, le Soudan, la Tunisie et le Yémen ;
- La maïeutique : connaissances, savoir-faire et pratiques ; inscrit conjointement avec la Colombie, Chypre, l'Allemagne, le Kirghizistan, le Luxembourg, le Nigéria, la Slovénie et le Togo.



SÉRIE DE SÉMINAIRES RÉGIONAUX : LES 50 PROCHAINES ANNÉES LE PATRIMOINE MONDIAL, SOURCE DE RÉSILIENCE, D'HUMANITÉ ET D'INNOVATION POUR LES LUSOPHONES D'AFRIQUE ET LEUR DIASPORA

par Maria Manjate

Depuis 2022 (précisément les 5 mai, 25 mai, 7 juin et 5 octobre 2022), j'ai organisé une série de séminaires régionaux à Maputo (et en ligne) en collaboration avec plusieurs partenaires (Mbenga Artes e Reflexões, Associação Iverca, Museu Mafalala, Gabinete de Conservação da Ilha de Moçambique-GACIM, AWHF, AU-Culture Division, Stand4 Heritage-Network of Young Heritage Experts of Mozambique, CAIRIM, Directorate of Culture of the Eduardo Mondlane University (UEM), Museu da Moeda, Centro Cultural Municipal Ntsindya and Maputo City Council). L'événement a été conçu dans le cadre de la célébration du 50e anniversaire de la Convention de 1972 dans le but d'analyser les principes du patrimoine mondial :

- Analyser les principes de la Convention du patrimoine mondial, ses variétés sur la gestion et la conservation du patrimoine culturel et naturel, discuter de la vision et des ambitions de la Convention et des prochaines 50 années, dans le contexte socioculturel, économique et politique des PALOP, et sa relation avec les Agendas 2030 et 2063 ;
- Susciter des débats et des réflexions autour de l'importance du patrimoine culturel et naturel, en ce qui concerne la préservation et la valorisation du patrimoine mondial consacré par l'UNESCO, les défis du développement durable, le changement climatique et les nouvelles technologies, partager des matrices de résultats relatifs à la mise en œuvre de la convention du patrimoine mondial dans différentes sphères autour des PALOP ;
- Et enfin, réfléchir sur les défis de l'intégration des jeunes dans la gestion du patrimoine culturel et naturel en Afrique.

La conférence a réuni 27 panélistes et une variété de participants provenant de différents secteurs du patrimoine et de pays africains (Mozambique, Angola, Cap-Vert, Guinée-Bissau et Sénégal).

LES PRINCIPAUX ENSEIGNEMENTS À TIRER

1. Le patrimoine mondial comme source de résilience, d'humanité et d'innovation

Malgré sa richesse et sa diversité, le patrimoine africain est encore confronté à plusieurs défis liés à la protection, à la préservation, à l'état de conservation et à l'économie du tourisme. Les sites africains du patrimoine mondial devraient être des catalyseurs dans la transformation de l'image du continent afin de stimuler la croissance socio-économique et le développement durable au profit des différents peuples de notre continent.

Le patrimoine mondial est une question complexe qui nécessite une approche globale et pluridisciplinaire qui prenne en compte et aborde les questions liées aux efforts déployés pour exploiter le vaste potentiel du patrimoine culturel et naturel de l'Afrique en tant que force de réduction de la pauvreté et de cohésion sociale, ainsi qu'en tant que moteur du développement durable et de l'innovation. Il convient également de mettre l'accent sur la sensibilisation mondiale au patrimoine africain, par le biais d'approches du patrimoine communautaire, en accordant une attention particulière aux jeunes, qui constituent la nouvelle génération de défenseurs du patrimoine africain. Enfin, nous devrions mobiliser une coopération renforcée pour sa sauvegarde aux niveaux local, régional et mondial, et veiller à ce que le patrimoine fasse partie de la stratégie de récupération des effets négatifs et des catastrophes auxquels le continent est confronté et qu'il contribue à une croissance plus durable, à la paix et à la prospérité des pays.

2. Le patrimoine africain : une tentative d'atteindre l'Afrique que nous voulons

Les réflexions sur le thème ont porté entre autres sur la place du patrimoine culturel et oral de l'Afrique, les processus patrimoniaux activés par la mise en œuvre des projets de mémorialisation de l'esclavage, l'art moderne et contemporain fondé sur la tradition, et la préservation du patrimoine immatériel à l'ère du numérique, ainsi que la protection et la sauvegarde des traditions, des pratiques et de la transmission des connaissances.

En outre, une préoccupation a été soulevée concernant la construction des récits des lieux de mémoire - la dimension du sédiment historique qui peut guider de manière participative les re-significations des lieux de mémoire, à travers la compréhension des dispositifs sociaux pour la construction d'une identité, d'une communauté et d'une conscience nationale.

3. Défis et pratiques dans le contexte de l'ODD 11

Les contributions ont porté sur les pratiques, les expériences et les défis liés à la mise en œuvre de politiques de gestion durable pour faire face au changement climatique. Par conséquent, les piliers du développement durable dans le contexte du patrimoine culturel devraient renforcer les valeurs de la ville, l'identité locale et le patrimoine culturel en tant que référence pour l'identité et la mémoire et en tant que stimulant de l'estime de soi locale.

En outre, le consensus et la prise de conscience en ce qui concerne spécifiquement la protection du patrimoine bâti, la législation et les pratiques, la requalification urbaine et le défi des nouvelles TIC et du changement climatique, l'application de la recommandation sur les paysages urbains historiques dans le contexte africain, nécessitent des approches intégratives et des pratiques de conservation pour des objectifs plus larges de la durabilité urbaine.

4. Liens entre le patrimoine documentaire et l'ODD 16 (16.10)

Les questions clés étaient liées aux inégalités entre les sexes dans le secteur cinématographique, à la valeur éducative du patrimoine documentaire, aux avantages du patrimoine documentaire pour le développement durable et aux meilleures pratiques pour sauvegarder le patrimoine documentaire en péril et les traitements pour sa conservation.

Toutefois, il est essentiel de comprendre que le patrimoine documentaire doit rester accessible au public et aux générations futures, car il constitue une affirmation de la mémoire collective et une source précieuse de connaissances, puisqu'il reflète la diversité culturelle, sociale et linguistique des communautés.

L'aventure se poursuivra en 2024 avec de nouveaux thèmes de discussion, pour que le patrimoine continue d'être un outil de développement de nos pays.

LE VOYAGE D'AFFIBA AU MUSÉE. COMPTE RENDU DE LECTURE

par Jean-Paul Lawson



D'entrée de jeu, permettez-moi de dire que je suis ravi d'avoir lu ce premier album de jeunesse écrit par ma collègue et amie [Affoh Guenneguez](#). Publié aux [Editions Nimba](#), cet album offre une exploration captivante du musée national des costumes à Grand-Bassam en Côte d'Ivoire, à travers les yeux d'Affiba, une jeune fille curieuse. L'histoire se concentre sur la visite d'Affiba (accompagné par son frère et sa mère) au musée national des costumes, offrant aux lecteurs une occasion unique de découvrir la richesse culturelle de la Côte d'Ivoire. Cette exploration du patrimoine local à travers les yeux d'un enfant souligne l'importance de sensibiliser les jeunes générations à leur héritage culturel. L'émerveillement et la découverte, éléments clés pour stimuler la curiosité des enfants, sont les points sur lesquels l'autrice centre sa narration.

L'Éducation à la culture et au patrimoine

Ce livre cherche à promouvoir l'éducation à la culture et au patrimoine, soulignant le rôle crucial de cette sensibilisation dès le jeune âge. En explorant le musée national des costumes, Affiba a l'opportunité d'apprendre et d'admirer les tenues traditionnelles représentant la diversité culturelle et patrimoniale de la Côte d'Ivoire. Cette approche éducative peut contribuer au renforcement de l'identité culturelle des enfants, les connectant à leurs racines et favorisant le respect de la diversité culturelle.

La résonance culturelle

Cet opus offre une véritable immersion culturelle, mettant en avant les spécificités de la Côte d'Ivoire. En soulignant les costumes traditionnels, l'autrice invite les lecteurs à apprécier la richesse et la variété des traditions culturelles présentes dans le pays. Cela pourrait également susciter un intérêt plus large pour la culture africaine au Sud du Sahara, contribuant ainsi à une meilleure compréhension de la diversité culturelle du continent.

Les thèmes abordés

Au-delà de la découverte du patrimoine, le livre aborde des thèmes plus larges tels que la famille, l'éducation, et la valorisation de la diversité. La visite d'Affiba au musée devient une expérience familiale, soulignant l'importance des liens familiaux dans le processus d'éducation. De plus, l'accent mis sur la diversité culturelle encourage les lecteurs à embrasser la variété qui enrichit leur environnement.

Le débat sur l'éducation culturelle

En mettant en lumière l'importance de l'éducation à la culture et au patrimoine, le livre contribue au débat plus large sur le système éducatif en Côte d'Ivoire et en Afrique au Sud du Sahara. Il soulève des questions sur la manière dont ces sujets sont intégrés dans les programmes scolaires et suggère qu'une approche plus immersive, telle que la visite de musées, peut être bénéfique pour les enfants.

En résumé, "[Affiba va au Musée](#)" semble être un livre pour enfants qui offre bien plus qu'une simple histoire divertissante. En mettant en avant la richesse culturelle de la Côte d'Ivoire à travers les yeux d'Affiba, l'autrice promeut l'éducation à la culture et au patrimoine dès le jeune âge. Le livre contribue ainsi au débat sur l'importance de ces sujets dans le système éducatif en Côte d'Ivoire et en Afrique au Sud du Sahara. En offrant une expérience immersive, le livre a le potentiel d'inspirer les jeunes lecteurs à apprécier et à respecter la diversité culturelle qui les entoure, renforçant ainsi leur identité et leur connexion à leur héritage. C'est un excellent livre à partager avec ses enfants.

Si vous souhaitez vous procurer ce livre de jeunesse, [contactez l'autrice ici](#).

LE SAVIEZ-VOUS? LA CASBAH D'ALGER

par Nadia Carde



Dar El Soltane - Casbah d'Alger © Houssef Mokeddem. 2017

Située sur la côte méditerranéenne à 118 m du niveau de la mer, celle qui surplombe les toits d'Alger et que l'on surnomme « El-Beida » (la blanche) est le septième bien algérien classé au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Comptoir phénicien au VI^e siècle avant notre ère, la Casbah d'Alger fut tour à tour gouvernée par les Carthaginois, les Berbères, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Ottomans puis les Français, chacun d'eux laissant sur la médina une trace culturelle et architecturale de leur présence.

Le terme de "Casbah" désignait à l'origine la citadelle forteresse située sur le point culminant de la médina qui avait été refondée à l'époque Ziride sur les ruines romaines d'Icosium.

Les portes de la Casbah parmi lesquelles Bab Azzoun, Bab Dzira, Bab Jdid, Bab Labhar et Bab el-Oued, dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines, ainsi que les vestiges de remparts, sont à l'origine des limites de l'actuelle Casbah et témoignent de la stratégie de fortification qui fut menée sous l'empire ottoman. Inexpugnable durant près de trois siècles, elle est alors surnommée « El-Mahroussa » (la bien gardée). Durant la période coloniale française (1830-1962), la médina subit d'importantes transformations architecturales et destructions. Celle qui devint en 1957, le théâtre de la bataille d'Alger, incarne désormais le mouvement des luttes indépendantistes africaines.

Classée site historique national en novembre 1991, puis inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1992 selon les critères (ii) et (v), la Casbah d'Alger sera ensuite classée secteur sauvegardé en 2003 par les autorités algériennes.

Bien plus qu'un exemple d'architecture islamique et d'urbanisme des médinas arabo-berbères avec ses mosquées anciennes et ses palais ottomans, la Casbah d'Alger est le résultat d'un processus permanent qui a contribué à construire la mémoire et l'identité algérienne. Demeure du poète Himoud Brahimi, dit « Momo de la Casbah » et lieu de tournage du célèbre film "La Bataille d'Alger", la Casbah est un patrimoine vivant qui est à la fois objet d'inspiration artistique et témoignage de savoir-faire traditionnels. Si son bâti est aujourd'hui menacé d'effondrements, la médina conserve cependant toute sa singularité et son originalité. Elle est un symbole du patrimoine culturel algérien dont les composantes immatérielles intrinsèques viennent soutenir la valeur universelle exceptionnelle de ce bien.

PORTR'ELLES: DR ZAKIA BEN HADJ NACEUR-LOUM

par Jean-Paul Lawson



À numéro spécial, femme spéciale. Celle que nous mettons à l'honneur ce mois dans la rubrique Portr'Elles est non seulement une femme d'honneur, mais c'est surtout une personnalité du monde du patrimoine arabe pour qui l'excellence rime avec ténacité et engagement. Titulaire d'un doctorat de l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, Dr Zakia Ben Hadj Naceur-Loum, cumule aujourd'hui deux missions principales : Enseignante-Chercheure, Maître-Assistante Histoire, archéologie et numismatique anciennes, à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis depuis 2013, et Directrice du Musée de la Monnaie de la Banque Centrale de Tunisie depuis 2019.

Après l'obtention d'un baccalauréat ès Lettres en 1989, passionnée d'histoire ancienne, c'est tout naturellement qu'elle s'oriente vers le département d'histoire de la Faculté des Sciences Humaines & Sociales de l'Université de Tunis Carthage d'où elle sortira en 1995 auréolée d'une Maîtrise en Histoire & Archéologie. C'est le début de sa carrière en tant que chercheuse stagiaire de la carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques de Tunisie. Ses qualités intellectuelles très vite remarquées par son superviseur de l'époque (l'éminent chercheur tunisien Sadok Ben Baaziz) lui permettent de décrocher une bourse du Ministère Tunisien de l'Enseignement Supérieur, puis une seconde du Gouvernement Français, qui lui permettront de décrocher un diplôme d'études approfondies en 2000 et son doctorat en 2005 sur le thème : « Recherches sur la circulation monétaire dans la partie orientale de l'Afrique romaine entre le règne de Gallien et Théodose (253-395 ap. J.-C.). ».

De retour en Tunisie, elle est recrutée par l'Université de Tunis d'abord en qualité d'enseignante assistante (2003) puis de Maître Assistante en Histoire, archéologie et numismatique anciennes, à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis en 2005. C'est le début de sa carrière dans l'enseignement supérieur tunisien, carrière qui lui permettra d'être à plusieurs reprises, sollicitée par de nombreuses institutions patrimoniales tunisiennes (Institut National du Patrimoine, Musée National du Bardo) en qualité de chargée d'études et de recherches. En parallèle, elle s'engage associativement dans différents cercles (Maison Archéologique de Bordeaux, Association Museum Lab, Club d'Histoire et d'Archéologie) et marque de son empreinte de nombreuses réalisations de ces organisations.

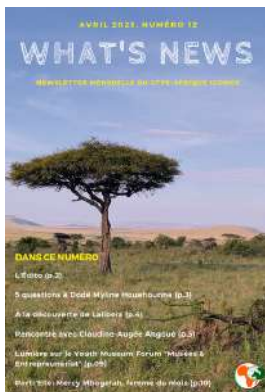
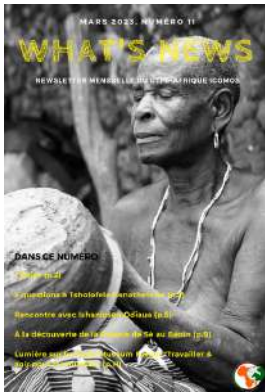
Consultante, formatrice, auteure, membre de plusieurs comités scientifiques, experte du patrimoine historique et archéologique en général, et numismatique en particulier, Dr Naceur-Loum rejoint la Banque Centrale de Tunisie où elle sera nommée Directrice du Musée de la Monnaie en 2019, avec pour mission de continuer la mise en place d'une politique de démocratisation de l'accès à l'héritage monétaire de la Tunisie.

Pour elle, « il est important que les jeunes générations de la Tunisie et de l'Afrique, connaissent leur histoire, leur patrimoine, d'où ils proviennent, afin de pouvoir faire face aux défis d'aujourd'hui et de demain ».

JEUNES ACTEURS DU PATRIMOINE AFRICAIN



TOUS LES NUMÉROS DE WHAT'S NEWS



TELECHARGEZ TOUS CES NUMÉROS SUR NOTRE [SITE INTERNET](#).

REMERCIEMENTS PARTICULIERS

L'ensemble du Bureau du GTPE Afrique tient à remercier tous ceux qui ont contribué à cette initiative. Il s'agit de (par ordre de contribution) :

Alyssa K. Barry, Olufemi Adetunji, Jean-Paul Lawson, Avenir Meikengang, Florentine Okoni, Affoh Gueneguez, Njeri Mbure, Tsholofelo Goabaone Kenathetswe, Tatenda Tavingeyi, Livhuwani Mulaudzi, Surajudeen Niyi Awoyera, Raïmi Bassitou Nouatin, Maeva Dolores Pimo, Maria Manjate, Dr Muhammad Juma Muhammad, Souayibou Varissou, Dr Dawson Munjeri, Dr Franck Ogou, Dr Youssouph Diedhiou, Hamida Rhouma, Bély Hermann Abdoul-Karim Niangao, Vijayalutchmee Beejadhur-Poteah, Moussa Wele, Djimmy Djiffa Edah, Olayinka Yayi, Esther S. Vihounkpan, Franck Kemayou, Samson Faboye, Sokhna Ndiaye, Mohamadou Moustapha Dieye, Kanfido Brice Lévis Lankoande, Tsafack Anaëlle Laurine Azebaze, Bernard S. Bayegle, Tinhinane Bachir-Cherif, Ladji Dianifaba, Brunelle Dossouhoui, Lazare Eloundou Assomo, Sofia Fonseca, Mtenguzi Zuhura, Shehu Ahmad Abba, Mutana Wanjira, Abdoulaye Cissé, Fatima Niang Fall, Mahja Nait Barka, Ishanlosen Odiaua, African Digital Heritage, PatriMundus, Koffi Adossou, Claudine-Augée Angoué, Carly Sèdjro Degbelo, Mercy Mbogelah, Uriel Ngnigupaha, Charles Akibode, Franck Gonné, Dr Silvie Memel Kassi, Edmond Moukala, S.E.M. José Maria Neves, Chelvin Ramsamy, Isabelle Dossou-Kohi, Mutanu Kyanya, Abdulrahman Ndegwa, Aissatou Bah, Chilangwa Chaiwa, Laurent Kossouho, Goabaone Gee Montsho, Ikhmas Akrm, Nouredin Elragig, Reem Gasim Omer, Zainabu Jallo, Eduardo Verderame, Alice Biada, Alpha Diop, Lalaina Rakotoarivony, Aliguma Ahabyona Akiiki, Hewan Goitom Berhane, Hamet Diop, Emmanuel Banahene Owusu, Mikiyas Tewodros, Bathusi Lesolobe, Pr Ribio Nzeza Bunketi Buse, Annie Jouga, Nadia Carde, Dr Zakia Ben Hadj Naceur-Loum.



SUIVEZ-NOUS SUR



EPWGAFRICA



ICOMOS EPWG AFRICA REGION



ICOMOSEPWGAFR



ICOMOS EPWG AFRICA



ICOMOSEPWGAFR



EPWGICOMOSAFRICA

2023 © ICOMOS GTPE AFRIQUE